Document généré le 23 sept. 2024 16:02

Vie des arts

Vie des arts

Spectacles

Numéro 15, été 1959

URI : https://id.erudit.org/iderudit/55260ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1959). Compte rendu de [Spectacles]. *Vie des arts*, (15), 34–35.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1959

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SPECTACLES

PERFECTION DE RACINE

Aurais-je à suggérer une définition du classicisme français que je dirais classique tout écrivain de qui la langue débouche sur la clarté par la poussée conjointe de l'analyse et de la synthèse. Racine en est l'exemple le meilleur. Car s'il est un débat des passions, un enjeu de conflits, un carrefour de situations, une galerie de portraits, il est d'abord un maître de l'analyse et de la synthèse. Quand Phèdre déclare :

«Tout m'afflige et me nuit et conspire à me nuire» elle réalise sur le plan du sentiment ce que Descartes avait réalisé sur le plan de la réflexion : elle divise son sentiment en autant de parcelles qu'il se peut et qu'il est requis pour le mieux résoudre et le résout. Ce bonheur d'expression qui jamais ne faiblit, qui toujours se soutient, n'a pas sa source dans l'alexandrin; ce n'est pas le vers qui fait la langue mais la langue qui fait le vers. Celle de Racine a la plénitude du marbre pentélique, son éclat, son poreux. Elle se dépouille jusqu'à la plus complète nudité, se drape de la plus onctueuse étoffe. Langue austère mais souple, conforme à qui la parle : qu'il soit empereur, esclave, vainqueur, vaincu. Elle est tour à tour incandescente, glaciale, ombragée, ensoleillée, annonciatrice déjà du clair obscur baudelairien. Elle épouse jusqu'à l'âge, le sexe de ses personnages, observe leurs silences, hésite leurs hésitations, s'irise, ondoie, lisse comme un miroir, réfléchissant ce qui s'y mire; à quelle profondeur ne descend-elle pas pour ramener en surface ce qui était trop lourd pour y flotter ? Langue murmurante, amoureuse, haineuse, indifférente, pensive, détendue, contractée, de premier mouvement, de restriction mentale, directe aussi jusqu'à l'agressivité, effacée. Je n'invente aucune de ses qualités, je les dénombre et j'en oublie. Langue qui semble tout devoir à son vocabulaire qui est des plus simples, à sa syntaxe qui n'est pas complexe. On la croit enfance de l'art alors qu'elle en est l'apogée. Pour une fois, le génie ne se montre pas monstrueux. C'est pourquoi on hésite à le reconnaître, tant on se fait du génie une image romantiquement défigurée. C'est parce que cette perfection est sans précédent que s'accordent, pour lui rendre hommage, les voix discordantes de Proust et d'Anatole France, de Gide et de Claudel, de Valéry et de Mauriac — Péguy aimait trop Corneille pour aimer Racine qu'il fit plus cruel que nature. — Depuis trois siècles, rien ne s'est corrompu, tout s'en est conservé, comme se conservent dans leurs châsses les corps de ces saints et de ces saintes qui échappent à la pourriture normale du temps.

Andromaque, je pense à vous, écrit Beaudelaire au début d'un poème dédié, ironiquement sans doute, à Victor Hugo. Et nous, à qui ne pense-t-on pas ? A Britannicus de qui Voltaire disait qu'elle était la pièce des connaisseurs ? Plutôt à Phèdre parce qu'elle est la plus royale de ses tragédies, la dernière que son génie se commanda avant que la Cour ne lui en commandât deux que le respect nous interdit de juger en-

nuyeuses. A Phèdre parce qu'elle incarne, comme en dernier ressort, toutes ses héroïnes qui brûlent par elle d'un feu qui ne se rallumera plus; parce qu'en elle tout frémit, tout s'agite et que l'inexorable même s'y renverse. Tragédie de l'esprit a-t-on dit, comme si une tragédie pouvait être autre chose ! Dans son remarquable essai sur la littérature orientale, Raymond Schwab note qu'il n'y a pas plus de tragédie hors d'Europe qu'il n'y a de psaume en Grèce. «Ce qui en Orient» écrit-il «est air à variations, contrepoint verbal, se présente en Europe en arguments dialogués, explications de destin, oppositions de raisons, option de l'intelligence entre deux partis à prendre, principe même du dialogue, et de la péripétie scénique. L'idéal esthétique de l'Europe s'est formé par rapport à un impératif hellénique». C'est cet impératif hellénique qui dictera à Racine le choix de ses pièces, leur traitement, leur composition. Pareilles aux temples doriques dont pas une seule ligne n'est droite mais le paraît, les tragédies de Racine semblent d'un extérieur rigide alors que leur ordonnance est tout en courbes et en inflexions. Jamais parties ne furent plus interdépendantes. Aussi, bien vains sont ces débats qui s'élèvent parfois pour nier l'originalité de Racine. Certes, il a pris à droite et à gauche, aux Grecs comme aux Romains. Il s'en glorifiait dans ses préfaces. Les Anciens lui semblaient bons et devaient l'être puisqu'il y puisa à pleines mains. Avant lui, Euripide avait écrit Phèdre, Pradon aussi. Racine écrit sa Phèdre qui dût à son génie d'être ce qu'elle fut, la perfection même.

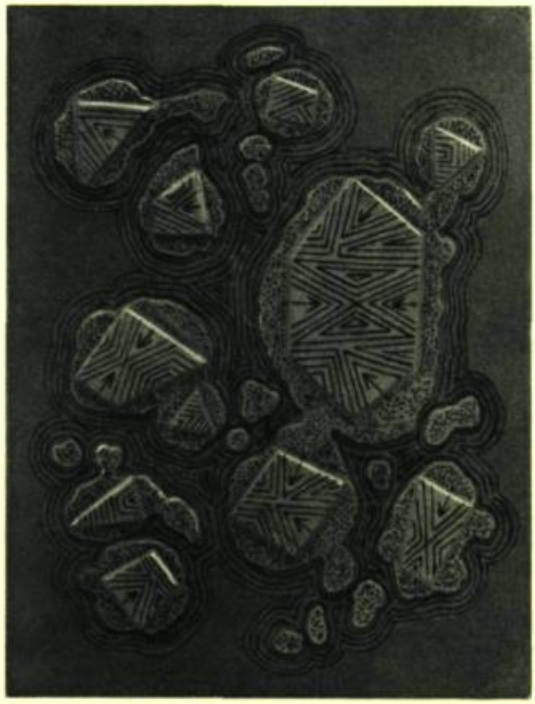
Paul Toupin

de l'Académie canadienne-française

(Extrait de *Théâtre et langue)*

LIVRES

LES ARCHIPELS SIGNALÉS



L'ouvrage, composé en Plantin corps 14, est présenté dans un emboîtage de Jean Benoit pour les 5 exemplaires marqués de A à E.

Ces grands livres aux pages aérées dans lesquels on glisse, entre les feuillets volants, de nombreuses lithographies, j'ai l'habitude de les parcourir comme des albums d'art et de ne pouvoir, sans un effort soutenu, lire le texte comme il se doit, c'est-à-dire dans sa continuité.

J'ai donc eu le plaisir, d'abord très visuel, de parcourir un des cinq grands exemplaires à boîtier du dernier ouvrage paru chez Erta. Le poème *Les Archipels Signalés,* de Jean-René Major, se présente sous emboîtage bleu aux reliefs terreux organisés en archipels. Des flèches signalent les îles, couleur de sol désertique, sur fond aquatique subtropical. C'est une vue aérienne précise où même le faible niveau des eaux riveraines est indiqué. A l'intérieur des îles, un scientifique arrangement linéaire aux angles aigus indique la présence du phénomène humain. Jean Benoît est allé droit au but et son boîtier est vraiment devenu le titre du poème. Il y a là une pictographie toute logique et très habile car elle attire d'abord l'attention par l'arrangement de ses masses et de ses lignes en un souffle abstrait qui ne tarde pas, cependant, à prendre signification.